

# Architecture située



École nationale supérieure d'architecture de Nancy  
Building Books

9 782492 680229

# Défendre le triptyque «recherche, enseignement, pratique»

**Philippe Prost**

**Entretien avec Philippe Prost**  
architecte du patrimoine et enseignant, invité de la Semaine  
Architecture et Patrimoine 2009 (Longwy)

**Architecte DPLG de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles, diplômé en urbanisme (DESS et DEA) puis de l'École de Chaillot, Philippe Prost fonde son agence à Paris en 1993. À la fin de ses études, il développe une activité de recherche en histoire de l'architecture. Il s'engage ensuite, dès 1991, dans le projet de restauration de la citadelle de Belle-Île-en-Mer. Cette première réalisation d'envergure ne lui fera jamais quitter le monde du projet.**

**La mémoire devient pour lui un support de conception essentiel pour développer une création contemporaine en lien avec le passé, en répondant aux exigences d'économie de moyens. Professeur à l'ENSA Paris-Belleville, il se consacre à l'enseignement du projet en contexte patrimonial, et plus particulièrement celui du patrimoine militaire. Son travail est primé à de nombreuses reprises, il reçoit notamment le Grand Prix national de l'Architecture en 2022.**

**Architecte invité dans le cadre de la Semaine Architecture et Patrimoine en 2009 à Longwy, Philippe Prost revendique une approche du projet en contexte patrimonial par la recherche et défend une forme de pratique articulée autour du triptyque « recherche, enseignement, pratique ».**

**Aurélie Husson, Lucile Pierron**

Comment avez-vous été amené à intervenir comme architecte invité de la Semaine Architecture et Patrimoine de Longwy?

**Philippe Prost**

L'ENSA Nancy a eu connaissance du travail que nous menions avec l'agence en 2008 à Longwy. Nous étions en effet engagés à cette époque par la municipalité sur une étude intitulée «Tour de ville». L'objectif était de s'appuyer sur le patrimoine de Vauban — notamment le système de fortifications —, pour transformer, adapter et aménager la ville. Durant la phase d'analyse, nous avions également pu identifier des ensembles de logements collectifs construits dans les années 1960 en se fondant sur les implantations qui étaient celles des demi-lunes, ou encore des bastions. Leur géométrie révélait ce qui avait préexisté et avait été effacé ou remblayé. Aussi, notre étude avait pour ambition de montrer qu'une lecture de la ville suivant un tracé quasi circulaire permettait de relier l'existant à ce qui avait disparu pour en faire le support de l'aménagement de la ville. Le dessin de ce nouveau parcours conduisait également à faire prendre conscience aux longoviciennes et longoviciens que notre intervention ne relevait pas uniquement de problématiques de restauration, mais qu'il s'agissait aussi, par une mise en valeur de cet héritage, de proposer des scénarios d'aménagement et de transformation.

**AH, LP**

Quels dispositifs pédagogiques mis en œuvre pour la Semaine Architecture et Patrimoine vous ont interpellé?

**PH**

Ce qui m'a plu dans l'organisation de cet intensif, c'est d'abord la rencontre des étudiants avec un lieu, un lieu matériel et concret, et ensuite l'échange avec les habitants et les élus sur place. Les étudiants seront appelés à travailler avec toutes sortes de publics dans leur vie professionnelle. C'est donc essentiel de générer ces types de rencontres durant la formation. À l'époque où j'ai participé à la Semaine Architecture et Patrimoine, de nombreux ateliers de projet fonctionnaient encore en autarcie, autour de références formelles, dans la veine du postmodernisme et du néo-modernisme. À l'inverse, dans mes enseignements, j'ai toujours souhaité que les étudiants rencontrent les personnes pour lesquelles et avec lesquelles ils travailleraient plus tard et ce, sur un site concret. Car la rencontre d'un site, c'est aussi celle des émotions et des impressions. Pour moi, un studio de projet ne peut avoir de sens sans se confronter aux lieux. Au-delà des dispositifs pédagogiques, l'édition de la Semaine Architecture et Patrimoine à laquelle j'ai participé a réactivé mon intérêt pour l'œuvre de Vauban, ayant travaillé de nombreuses années sur la citadelle de Belle-Ile-en-Mer et participé, en 2008, à l'aventure du dossier de classement au patrimoine mondial de l'UNESCO de fortifications de Vauban<sup>1</sup>. J'ai rapidement compris que la mise en place du réseau des sites majeurs de Vauban présentait une opportunité pédagogique. J'ai d'ailleurs travaillé dix ans à l'ENSA Paris-Belleville sur les sites de Vauban inscrits sur la liste du patrimoine mondial, proposant ainsi aux étudiants de se confronter à une «grande»

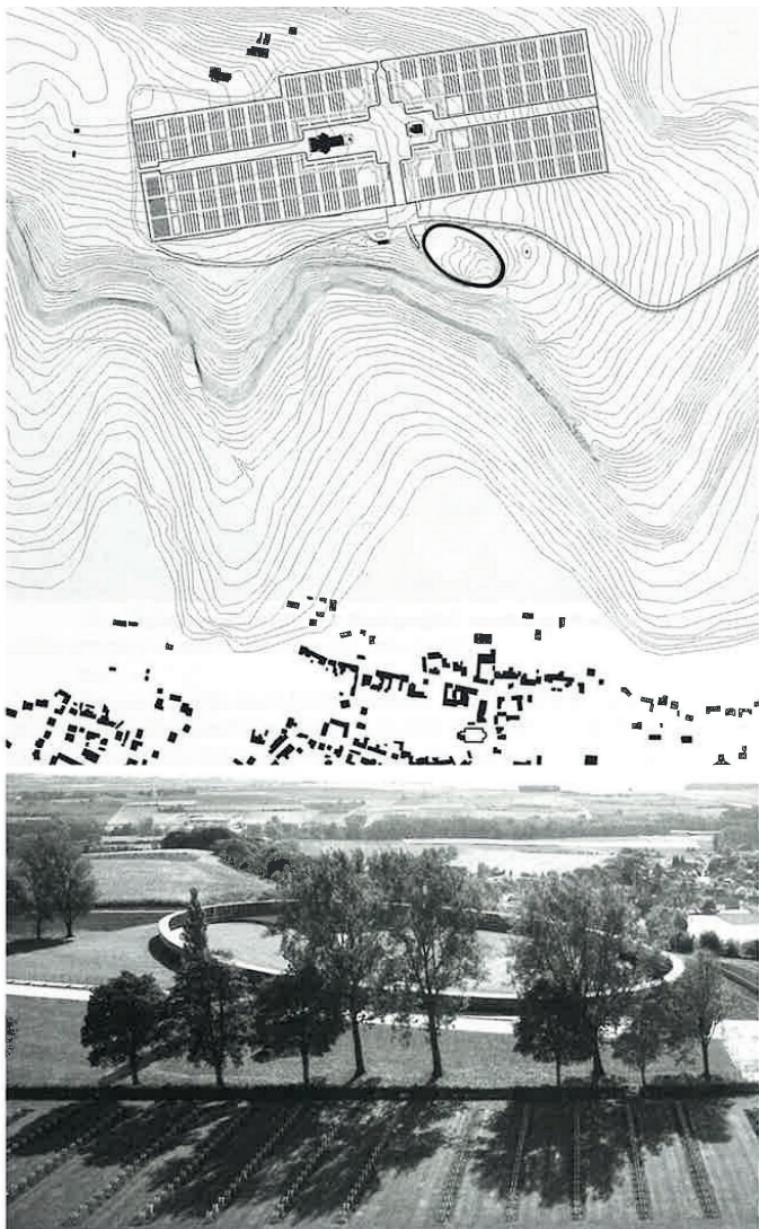
<sup>1</sup> Les fortifications de Vauban sont un ensemble de douze sites français inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2008. Le réseau des sites majeurs de Vauban est une association de villes créée le 30 mars 2005 pour porter leur candidature.



Atelier d'architecture Philippe Prost, Longwy, étude Tour de ville, plan de masse.



Philippe Prost en voyage d'étude au Fort des Têtes à Briançon avec les étudiants de l'ENSA Paris-Belleville. Photographie Antoine Penin.



Atelier d'architecture Philippe Prost, en haut, l'anneau de la mémoire, mémorial international de Notre-dame-de-Lorette, entre la ville des morts et la ville des vivants. En bas, vue depuis la tour lanterne de la nécropole. Photographie Aitor Ortiz.

architecture, puissante et pérenne. Les constructions faites par Vauban dépassent la considération esthétique. Elles attestent d'une recherche d'efficacité et de solidité; rappelons ici que la géographie, la topographie et l'hydrographie dictent avant tout le choix des emplacements tactiques, stratégiques ou encore militaires.

Ce qui m'a également plu dans l'organisation de la Semaine Architecture et Patrimoine est que les étudiants devaient à la fois travailler sur un existant — un bâtiment ou un ouvrage aux formes, aux géométries ou aux matérialités parfois inhabituelles —, et concevoir quelque chose de neuf. Je continue à défendre cette posture dans mes enseignements, même si aujourd'hui et fort heureusement, la table rase semble proscrire. Selon moi, il est nécessaire qu'un architecte soit «complet», qu'il sache à la fois travailler sur ou dans l'existant et concevoir un bâtiment neuf. Il faut dépasser l'idée d'une dichotomie totale qui opposerait les architectes du patrimoine diplômés de l'École de Chaillot — investis dans des projets de restauration ou de conservation —, et les architectes non formés aux questions du patrimoine qui seraient impliqués dans des commandes de bâtiments neufs. Au début de ma carrière, cet *a priori* était encore très présent. J'ai d'ailleurs pratiquement été le premier enseignant de l'école d'architecture de Paris-Belleville à avoir ouvert un studio portant sur une intervention dans l'existant, où je défendais l'idée d'une architecture une et indivisible, comme la République! L'architecture et le patrimoine, c'est un tout. Le patrimoine nourrit la culture architecturale et porte de nombreuses innovations. C'est ce que l'on désigne aujourd'hui par l'expression de «paléo-inspiration», qui consiste à aller rechercher dans le passé des références, non pour les copier comme cela a pu être le cas à l'époque du postmodernisme, mais plutôt pour les réinventer, les réinterpréter. Pour moi, l'histoire est éminemment dynamique. L'histoire, c'est un projet.

AH, LP

Les maquettes pédagogiques des ENSA évoluent aujourd'hui vers un renforcement des enseignements liés à l'existant et au patrimoine. Pensez-vous qu'il existe aujourd'hui une pédagogie de l'enseignement du projet sur l'existant?

PH

Je constate effectivement un renforcement de l'offre pédagogique dans le domaine du patrimoine. Cependant, je pense qu'il n'existe pas une seule méthode à l'échelle des ENSA, et les outils ne sont pas clairement identifiés. Cela pose également la question de la restauration, de cette «fameuse» doctrine des monuments historiques. Or, il n'y a pas une doctrine, mais des doctrines. Il est nécessaire de se libérer de l'idée que mécaniquement, du diagnostic résulte le projet. À l'heure où nous parlons beaucoup de l'intelligence artificielle, nous devons valoriser les expériences, les souvenirs et les vécus singuliers de chaque personne. Tout cela exprime une richesse de l'humanité qui est absolument exceptionnelle. Au-delà de cette diversité d'approches, il est nécessaire d'enseigner les principales étapes du travail à nos étudiants. Il s'agit d'abord de connaître un lieu: le reconnaître, le relever, le dessiner, le photographier, le parcourir... Il s'agit ensuite d'analyser l'édifice — son épaisseur, sa richesse —, ainsi que son rapport au territoire. Enfin, le vocabulaire constitue à mes yeux un enjeu pédagogique fort. Il est nécessaire de lever les confusions entre des termes comme «réhabilitation», «restauration» ou encore «reconversion».

Vous développez une activité de recherche parallèlement à la pratique et à l'enseignement. Dans quelle mesure vos recherches — en particulier celles sur le patrimoine militaire — ont pu alimenter vos enseignements et les projets de votre agence? Quel sens donnez-vous au triptyque «recherche, enseignement, pratique»?

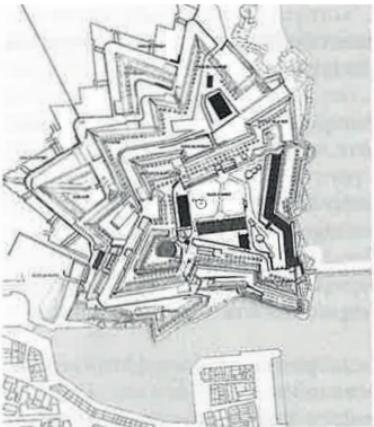
Si je suis un fervent partisan et défenseur du fameux triptyque, cela est d'abord dû à mon parcours personnel, puisque j'ai débuté ma carrière en tant que chercheur en histoire de l'architecture. Je me suis en effet intéressé aux architectures militaires, car il existait à l'époque une ressource archivistique extrêmement riche — graphiquement et techniquement —, et pourtant peu exploitée. Ces études m'ont fait rencontrer mon premier client — André Larquetoux —, propriétaire de la citadelle de Belle-Île-en-Mer. À ce moment, j'avais déjà commencé à enseigner. En outre, le triptyque «recherche, enseignement, pratique» renvoie inévitablement aux questions de clivage entre chercheurs et enseignants, praticiens et non-praticiens. Or, pour moi, l'intérêt est justement de faire la synthèse de ces différents modes, d'établir des corrélations entre recherche et pratique, entre pratique et enseignement et entre enseignement et recherche. Dans les études d'architecture, il est important de ne plus faire cette césure entre l'ancien et le moderne, entre l'architecture et le patrimoine. Cette ambition est en voie d'être atteinte aujourd'hui dans la plupart des écoles.

Diriez-vous qu'il est par ailleurs nécessaire de dépasser la césure entre «patrimoine» et «existant»? Existe-t-il, encore aujourd'hui, une confusion entre ces deux termes?

Sur ce point, je citerais ma professeure Françoise Choay<sup>2</sup> qui désignait ce processus par l'expression d'«élargissement du champ patrimonial». Aujourd'hui encore, on saisit ce phénomène de glissement, des monuments historiques — avec les mesures de protection que l'on connaît et dont ressort une activité de restauration pure —, à la notion de patrimoine — largement réinterrogée dans les années 1980 —, s'élargissant à la notion d'«existant». Devons-nous recouvrir toutes ces acceptations sous le vocable de «déjà-là»? Je n'en suis pas certain. Mais je suis convaincu qu'il y a un nombre évidemment réduit d'édifices avec une dimension iconique et monumentale qui nécessitent à mes yeux une approche très spécifique. C'est le cas, par exemple, de la cathédrale de Chartres, dont la question principale est celle de la restauration. Bien sûr, le langage évolue, mais je crains la dissolution de ce qui peut faire la qualité d'une architecture dans cette notion, très large, de «déjà-là». Implicitement, elle peut faire penser que toute construction est à considérer sur le même plan, or, ce n'est pas le cas. Cette réflexion terminologique nous invite inévitablement à nous reposer la question des valeurs, qui peuvent être morales, éthiques, philosophiques, et bien sûr financières.

2

Françoise Choay, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Ed. du Seuil, 1992.



Atelier d'architecture Philippe Prost, plan de la citadelle de Belle-Île-en-Mer. À droite, vue depuis le local traiteur sur l'intérieur de l'arsenal. Photographie Jean-Marie Monthiers.



Atelier d'architecture Philippe Prost, vue aérienne de la Citadelle de Belle-Île-en-Mer, le grand quartier en cours de travaux. Photographie Jean-Marie Monthiers.

**AH, LP**

Pensez-vous que «l'élargissement du champ patrimonial» puisse conduire à une forme d'obsolescence de la notion de patrimoine?

**PP**

Non, pour moi, le problème est plutôt d'employer le mot «patrimoine» à mauvais escient. Il est nécessaire, avant de l'utiliser, de se demander quel autre terme pourrait le remplacer pour véhiculer une signification plus précise. Par exemple, je préfère exprimer la notion de «monument historique», quand il s'agit de rappeler un ancrage juridique ou législatif.

**AH, LP**

Vous défendez l'idée qu'il n'y a pas de création sans mémoire. Cette posture doit-elle être réinterrogée au regard des enjeux contemporains?

**PP**

Intervenir sur un bâtiment, c'est prendre en considération une multiplicité de mémoires. Le terme «mémoire» renvoie à une épaisseur temporelle. Et cela nous conduit à entrer en dialogue avec un édifice. Pour moi, le patrimoine constitue la matière première du projet. Je l'ai notamment compris avec la construction du mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette qui n'était pas un projet de transformation d'édifice mais un projet de **monument sur un site existant**. Et pour la conception de ce mémorial, l'idée du projet m'est venue très rapidement, alors que d'habitude sur un existant, le temps de la réflexion est long pour étudier plusieurs solutions et imaginer différents scénarios... Des professionnels du domaine des neurosciences m'ont confirmé qu'il ne s'agit évidemment pas d'une «illumination mystique», mais l'interaction entre différents types de mémoires qui m'a conduit à crayonner cette esquisse. La mémoire humaine est la base de tout. Il y a évidemment une part d'aléas et d'aléatoire. Chaque être humain est façonné par des images mentales et marqué par certains bâtiments qu'il a pu vivre ou visiter, dont il a conservé des impressions qui n'ont rien à voir avec celles perçues en photographie. Un bâtiment est comme un être vivant. Il évolue constamment. Il y a des étapes, des strates. C'est aussi une clé de lecture et de compréhension du rapport du temps sur l'architecture. Le temps du projet n'est pas celui de la vie, ni celui de la disparition. Cela rejoint d'ailleurs la question du rapport de l'architecture à l'écologie et à l'environnement.

**AH**

Quels sont aujourd'hui les principaux leviers à actionner pour affirmer la création en contexte patrimonial?

**PP**

Selon moi, tout est création. Cela ne correspond pas forcément à une action démesurée, mobilisant des moyens considérables. Toute personne humaine fait de la création sans le savoir. Il faut démythifier la création pour éviter de creuser l'écart entre le grand public et les architectes. Ces rappels étant faits, la question qui se pose ensuite est celle de l'intervention juste. Comment pouvons-nous changer un maximum de choses avec un minimum d'impact? Comment conserver le plus possible, démolir le moins possible et transformer le mieux possible? Il y a, derrière ces interrogations, une notion de responsabilité éthique pour s'assurer que nos choix soient les plus respectueux de la matière première sur laquelle nous intervenons. Dans ma pratique, je plaide pour une architecture assez silencieuse, une architecture en évolution permanente qui s'inscrit dans une forme de

continuité plutôt que de rupture. Même dans le cas où l'intervention contemporaine est mesurée et peu lisible, elle relève de la création, car elle participe à transformer un lieu. Proposer un projet mesuré et modeste garantit une économie de moyens. Cela n'est parfois pas évident à faire comprendre au sein d'un jury de concours lorsque c'est plutôt le « geste » architectural qui est attendu.

AH

Au travers de votre trajectoire, quelle seraient les possibilités d'acclimatation du patrimoine pour répondre aux enjeux écologiques, économiques et sociétaux? Quels sont, selon vous, les nouveaux défis auxquels doivent faire face les architectes, tant du côté de la pratique que de celui de la recherche?

PP

L'important est d'abord de considérer le patrimoine comme une ressource. Cet héritage — cette matière première —, a longtemps été déconsidéré. Durant les Trente Glorieuses, l'idée d'un progrès infini était défendue. Aujourd'hui, cette parenthèse est en train de se refermer. Nous prenons conscience que nos ressources sont limitées, que nous devons faire des choix. Ces engagements touchent aujourd'hui toutes les strates de notre société. Pour preuve, nous pouvons constater le succès rencontré par des ouvrages portant sur les thématiques de l'entretien ou de la réparation. Lorsque j'ai travaillé sur la citadelle de Belle-Île-en-Mer, j'avais déjà défendu l'idée que la restauration peut se limiter à une forme de réparation. Sous l'influence des problématiques contemporaines, globales et sociétales, le patrimoine évolue et nous lui trouvons de nombreuses vertus. Le patrimoine s'impose aujourd'hui comme un matériau avec lequel nous devons composer, pour éviter de construire davantage et de prélever des ressources que nous n'aurons bientôt plus. C'est toute une culture qui se transforme. Nous avons enfin compris que le terrain est également une ressource précieuse et nous devons arrêter d'artificialiser des kilomètres carrés de sol. Les architectes doivent s'emparer de ces nouveaux enjeux car ils ont à la fois cette capacité à se confronter aux données historiques et à regarder l'épaisseur du temps — ce que n'ont pas forcément les ingénieurs —, et à concevoir des ouvrages, à les dessiner suivant différents besoins et en dialogue avec des publics variés. En étant follement ou furieusement optimistes, nous vivons peut-être un nouvel âge d'or de l'architecture. Mais il est nécessaire de savoir se positionner, en particulier auprès des jeunes générations qui sont en cours de formation. Le déni de l'histoire et du patrimoine n'est aujourd'hui plus soutenable.